ÉDOUARD GLISSANT

POÉTIQUE DE LA RELATION

Poétique III

GALLIMARD

N'allez pas concevoir, de l'être du monde ni de l'être de l'univers — qu'ils sont de l'être, ni qu'ils s'y ajustent.

Il dépend de la Relation que la connaissance en mouvement de l'être de l'univers soit consentie par osmose, non par violence.

La Relation comprend la violence, en marque la distance.

Elle est passage, non spatial d'abord, qui se donne pour passage et confronte l'imaginaire.

POUR L'OPACITÉ

Quand j'avançais la proposition : «Nous réclamons le droit à l'opacité», ou que j'argumentais en sa faveur, il y a quelques années encore, mes interlocuteurs se récriaient : «Quel retour de barbarie! Comment communiquer avec ce qu'on ne comprendrait pas?» Mais la même réclamation, formulée en 1989 devant des publics très divers, a suscité un intérêt nouveau. On a entre-temps épuisé, s'il se trouve, l'actualité de la question des différences (du droit à la différence).

La théorie de la différence est précieuse. Elle a permis de lutter contre les réductions provoquées, en génétique par exemple, par la présomption de l'excellence ou de la supériorité de race. M. Albert Jacquard (*Éloge de la différence*, Éditions du Seuil, 1978) a démonté les mécanismes de cette barbarie et montré combien leur prétention à un fondement «scientifique» était dérisoire. (J'appelle barbarie le retournement et l'exaspération de soi, aussi inconcevables que leurs conséquences de cruauté.) Elle a aussi permis de recevoir, sinon l'existence, du moins la reconnaissance en droit des minorités qui essaiment dans la totalité du monde, et de défendre leur statut. (J'appelle «droit» l'échappement loin des légitimités, sourdement ou résolument ancrées dans la possession et la conquête.)

Mais la différence elle-même peut encore ménager une réduction au Transparent.

Si nous examinons le processus de la «compréhension» des êtres et des idées dans la perspective de la pensée occidentale, nous retrouvons à son principe l'exigence de cette transparence. Pour pouvoir te «comprendre» et donc t'accepter, il me faut ramener ton épaisseur à ce barème idéel qui me fournit motif à comparaisons et peut-être à jugements. Il me faut réduire.

Accepter les différences, c'est bien sûr bouleverser la hiérarchie du barème. Je «comprends» ta différence, c'est-à-dire que je la mets en rapport, sans hiérarchiser, avec ma norme. Je t'admets à existence, dans mon système. Je te crée une nouvelle fois. — Mais peut-être nous faut-il en finir avec l'idée même du barème. Commuer toute réduction.

Non pas seulement consentir au droit à la différence mais, plus avant, au droit à l'opacité, qui n'est pas l'enfermement dans une autarcie impénétrable, mais la subsistance dans une singularité non réductible. Des opacités peuvent coexister, confluer, tramant des tissus dont la véritable compréhension porterait sur la texture de cette trame et non pas sur la nature des composantes. Renoncer, pour un temps peut-être, à cette vieille hantise de surprendre le fond des natures. Il y aurait grandeur et générosité à inaugurer un tel mouvement, dont le référent ne serait pas l'Humanité mais la divergence exultante des humanités. Pensée de soi et pensée de l'autre y deviennent caduques dans leur dualité. Tout Autre est un citoyen, non plus un barbare. Ce qui est ici est ouvert, autant que ce là. Je ne saurais projeter de l'un à l'autre. L'ici-là est la trame, qui ne trame pas frontières. Le droit à l'opacité n'établirait pas l'autisme, il fonderait réellement la Relation, en libertés.

On me dit alors : «Vous qui entassez si tranquille vos poétiques dans ces cratères d'opacité, vous qui prétendez

dépasser si sereinement le prodigieux travail d'élucidation accompli par l'Occident, voilà que vous parlez de l'Occident à tout bout de votre petit champ.» — «Et de quoi voulez-vous que je parle pour commencer, si ce n'est de cette transparence qui a prétendu nous réduire? Car si je n'entreprends pas par là, vous me verrez bientôt consumé à la jacasserie boudeuse d'un refus d'enfant, convulsif et impuissant. Je commence par là. Pour ce qui est de mon identité, je m'en arrangerai par moi-même.» Il faut bien dialoguer avec l'Occident, qui est par ailleurs contradictoire en lui-même (c'est l'argument qu'on m'oppose ordinairement, quand je parle des cultures de l'Un), et lui apposer le discours complémentaire de qui veut donner avec. Et ne voyez-vous pas que nous sommes impliqués à son devenir?

Considérez seulement l'hypothèse d'une Europe chrétienne, sûre de son Droit, rassemblée dans son universalité recomposée, ayant donc à nouveau converti ses forces en une valeur «universelle» — faisant triangle avec la puissance technologique des États-Unis et la souveraineté financière du Japon —, et vous aurez une idée du silence et de l'indifférence qui encercleraient de néant, pour les cinquante années à venir (si on peut ainsi quantifier), les problèmes, les dépendances et les souffrances chaotiques des pays du Sud.

Considérez aussi que de l'Occident lui-même sont issues les variables qui à chaque fois ont contredit à son impressionnant itinéraire. C'est en quoi il n'est pas monolithe, et c'est pourquoi il faut certes qu'il aille à l'emmêlement. Toute la question est de savoir si ce sera sur le mode des participations ou sur celui des anciennes impositions. Et quand même on ne se ferait aucune illusion sur les réalités, poser seulement cette question c'est commencer déjà de changer leurs données.

L'opaque n'est pas l'obscur, mais il peut l'être et être accepté comme tel. Il est le non-réductible, qui est la plus vivace des

garanties de participation et de confluence. Nous voici loin des opacités du Mythe ou du Tragique, dont l'obscur portait exclusion, et dont la transparence tendait à «comprendre». Il y a dans ce verbe comprendre le mouvement des mains qui prennent l'entour et le ramènent à soi. Geste d'enfermement sinon d'appropriation. Préférons-lui le geste du donner-avec, qui ouvre enfin sur la totalité.

Il faut à ce point que je m'explique de cette totalité dont j'ai fait si long bruit. C'est l'idée elle-même de totalité, telle que la pensée occidentale l'a si superbement exprimée, qui est menacée d'immobile. Nous avons avancé que la Relation est totalité ouverte, en mouvement sur elle-même. C'est dire que ce que nous soustrayons de cette idée, telle qu'elle s'est ainsi forgée, c'est le principe d'unité. Le tout n'y est pas la finalité des parties : car la multiplicité dans la totalité est totalement une diversité. Redisons-le, opaquement : L'idée seule de totalité est un obstacle à la totalité.

Nous avons déjà prononcé la force poétique dont nous pensons qu'elle rayonne en place du concept absorbant d'unité : c'est l'opacité du divers, qui anime la transparence imaginée de la Relation. L'imaginaire ne conduit pas les exigences contraignantes de l'idée. Il préfigure le réel, sans le déterminer a priori.

La pensée de l'opacité me distrait des vérités absolues, dont je croirais être le dépositaire. Loin de me rencogner dans l'inutile et l'inactif, elle relativise en moi les possibles de toute action, en me faisant sensible aux limites de toute méthode. S'agit-il de déployer l'arc des idées générales? S'agit-il de s'en tenir tenacement au concret, à la loi du fait, à la précision du détail? S'agit-il de sacrifier ce qui semble moins important, au nom de l'efficace? La pensée de l'opacité me garde des voies univoques et des choix irréversibles.

Pour ce qui est de mon identité, je m'en arrangerai par moi-même. C'est-à-dire que je ne la coincerai dans aucune essence,

attentif aussi à ne la confondre dans aucun amalgame. Mais j'accepte qu'elle me soit par endroits obscure sans malaise, surprenante sans dessaisissement. Les comportements humains sont de nature fractale; en prendre conscience, renoncer à les ramener à l'évidence d'une transparence, c'est contribuer peut-être à atténuer le poids dont ils pèsent sur tout individu, quand celui-ci commence à ne pas «com-prendre» ses propres motivations, à se désassembler de cette manière. La règle de l'action (ce qu'on appelle l'éthique, ou bien l'idéal, ou tout simplement la relation logique) gagnerait — en évidence réelle — à ne pas être confondue dans la transparence préconçue de modèles universels. La règle de toute action, individuelle ou communautaire, gagnerait à se parfaire dans le vécu de la Relation. C'est la trame qui dit l'éthique. Toute morale est utopie. Mais cette morale-ci ne le deviendrait qu'au cas où la Relation elle-même aurait sombré dans une absolue démesure du Chaos. Le pari est que le Chaos est ordre et désordre, démesure sans absolu, destin et devenir.

Je puis donc concevoir l'opacité de l'autre pour moi, sans que je lui reproche mon opacité pour lui. Il ne m'est pas nécessaire que je le «comprenne» pour me sentir solidaire de lui, pour bâtir avec lui, pour aimer ce qu'il fait. Il ne m'est pas nécessaire de tenter de devenir l'autre (de devenir autre) ni de le «faire» à mon image. Ces projets de transmutations — sans métempsycose — sont résultés des pires prétentions et des plus hautes générosités de l'Occident. Ils désignent le destin de Victor Segalen.

La mort de Segalen n'est pas qu'une résultante physiologique. On se souvient de la confidence qu'il fit, dans les derniers jours de son existence, sur le laisser-aller de son corps, dont il ne pouvait ni diagnostiquer le mal ni contrôler le dépérissement. Sans doute saura-t-on, les progrès de la médecine aidant et les symptômes rassemblés, de quoi il s'en est allé. Et

sans doute a-t-on pu dire dans son entourage qu'il est mort d'une sorte de consomption généralisée. Mais je crois, moi, qu'il est mort de l'opacité de l'Autre, de l'impossibilité où il s'était trouvé de parfaire la transmutation à laquelle il rêvait.

Empreint, comme tout Européen de son temps, d'une dose non négligeable, même si inconsciente, d'ethnocentrisme — mais possédé, plus qu'aucun de ses contemporains, de cette générosité absolue et incomplète qui le poussait à se réaliser ailleurs —, il a souffert la contradiction maudite. N'ayant pu savoir que le transfert en transparence allait à l'encontre de son projet, et qu'au contraire le respect des opacités mutuelles l'eût accompli, il s'est héroïquement consumé dans l'impossible d'être Autre. La mort est la résultante des opacités, c'est pourquoi son idée ne nous quitte pas.

Que par ailleurs l'opacité fonde un Droit, ce serait le signe de ce qu'elle est entrée dans la dimension du politique. Redoutable perspective, moins dangereuse peut-être que les errements où ont conduit tant de certitudes et tant de vérités claires, soi-disant lucides. Ces assurances politiques seraient heureusement contenues dans leurs débordements par le sentiment, non pas de l'inutilité de tout, mais des limites de la vérité absolue. Comment dessiner ces limites sans verser dans le scepticisme ou tomber dans la paralysie? Comment concilier la radicalité inhérente à toute politique et le questionnement nécessaire à toute relation? Seulement en concevant qu'il est impossible de réduire qui que ce soit à une vérité qu'il n'aurait pas générée de lui-même. C'est-à-dire dans l'opacité de son temps et de son lieu. La Cité de Platon est pour Platon, la vision de Hegel pour Hegel, la ville du griot pour le griot. Il n'est pas interdit de les voir en confluence, sans les confondre en magma ou les réduire l'une à l'autre. C'est aussi que cette même opacité anime toute communauté : ce qui nous assemblerait à jamais, nous singularisant pour toujours. Le consentement général aux opacités particulières est le plus simple équivalent de la non-barbarie.

Nous réclamons pour tous le droit à l'opacité.